

## Gérôme, l'Antique et l'Orient

Le musée d'Orsay consacre à Jean-Léon Gérôme une exposition monographique. La première depuis la mort, en 1904, de cette gloire de l'académisme devenu l'emblème de la peinture réactionnaire.

La grande rétrospective que le musée d'Orsay consacre au pape de l'orientalisme pompier, Jean-Léon Gérôme, constitue une sorte d'événement. Cet immense fabricant d'images, dont les tableaux sont dans toutes les mémoires pour avoir été largement diffusés dans les familles bourgeoises grâce à des procédés modernes de reproduction graphique à grande échelle exploités par le marchand d'art Adolphe Goupil, beau-père de l'artiste, fut longtemps l'objet, auprès des historiens de l'art, d'une véritable détestation.

### Deux fois maudit

Bien qu'il ait eu de son vivant tous les honneurs ou presque – il n'a pas été Grand Prix de Rome –, la carrière posthume de Gérôme a été frappée de plusieurs malédictions. La première tient à son opposition militante à l'impressionnisme, tendance qui allait triompher dans la période suivante : depuis qu'il n'est plus un cours de dessin qui n'affiche un portrait de Renoir ou de Van Gogh, l'académisme, qui se voulait incarner le métier par excellence, est vilipendé. Gérôme, devenu tête de Turc, incarne la réaction en peinture, celui qui a affamé le pauvre Vincent, alors qu'il a au contraire un peu contribué à le faire vivre : les frères Van Gogh ont un temps travaillé pour l'entreprise Goupil. Pourtant, tout académicien qu'il fût, le peintre était dreyfusard, et il manifesta dans son iconographie, un refus des conventions et même un certain non-conformisme qui dérangeront significativement les autorités académiques de son temps.

Autre malédiction : c'est un de ses tableaux qui a été choisi en 1978 pour figurer en couverture de l'ouvrage d'Edward Said, *Orientalism : Le Charmeur de serpent* (1980), une réunion d'Arabes assistant attentifs à l'exhibition d'un jeune homme nu, vu de dos mais manipulant un énorme serpent qui laisse imaginer une virilité en proportion. Ainsi Gérôme incarnerait cette imagerie frelatée d'un Orient trop sensuel, caricature mise en place, selon Said, pour aider à justifier la domination que l'Occident s'appropriait à imposer à l'ensemble de cette région. C'était le diable en personne que l'on avait là.

De la sorte, un siècle s'est passé sans que l'on voie une grande rétrospective sur celui qui fut, que cela plaise ou non, l'un des peintres les plus importants du XIX<sup>e</sup> siècle. Avec le passage au XXI<sup>e</sup>, alors qu'on a désespéré du « progrès » en art, et que l'académisme a regagné, difficilement, une place dans les musées, après que les marchés de l'art s'en sont emparés, pour toutes sortes de raisons, et même qu'un « nouveau réalisme » ait acquis droit de cité, une part de la reconnaissance dont il avait bénéficié a été restaurée. La rétrospective Gérôme au musée d'Orsay, qui vient après celle du prestigieux Getty, à Los Angeles, doit être l'occasion d'un bilan et de quelques reconsidérations<sup>1</sup>.

### Réductionnisme

La première n'est pas indifférente pour notre propos : Gérôme est revenu en grâce par le biais de sa production orientaliste. En la matière, la splendeur des décors et des cos-

tumes, rendus avec une science infinie (carrelages et tapis somptueux, lumière savamment distribuée dans des espaces intérieurs, bains ou mosquées, ou extérieurs désertiques écrasés de lumière ou tamisés de vents de sable), apportent une dimension spectaculaire en fort contraste avec un sujet qui est tout sauf héroïque : une anecdote familière ou piquante, au mieux un érotisme de bazar.

Pourtant, le catalogue de Gerald Ackerman, publié chez ACR dans la prestigieuse série « Les Orientalistes »<sup>2</sup>, montrait déjà que la manière iconographique de Gérôme ne s'appliquait pas qu'à l'Orient lointain. Ceux qui ont fréquenté les éditions anciennes du Larousse savent sa contribution à la peinture d'histoire, avec une prédilection pour l'Antique ou encore pour l'âge classique. Cette façon de réduire son sujet à la dimension la plus infime, c'est-à-dire tout simplement humaine, s'applique aussi aux grandes heures de l'Occident : La mort de César, la crucifixion du Christ ou les supplices des premiers chrétiens livrés aux fauves – autant de thèmes que l'on a coutume de traiter dans le genre sublime. Le réductionnisme auquel se livre Gérôme sur ces sujets sacrosaints montre que ce type de récit péjorant n'est pas réservé au sujet oriental mais s'attaque en premier lieu au quartier général de l'Histoire. Il en est ici comme pour l'ethnographie qui s'intéresse d'abord aux provinces de France, et à tous les recoins traditionalistes de l'Europe : Le zoo humain vise le folklore intérieur (« Ils ont des chapeaux ronds... »)

Jean-Léon Gérôme (1824-1904) *L'histoire en spectacle* au musée d'Orsay > Du 19 octobre 2010 au 23 janvier 2011 > Tlj sf le lundi de 9 h 30 à 18 h, nocturne le jeudi jusqu'à 21 h 45  
1, rue de la Légion-d'Honneur 75007 Paris > www.musee-orsay.fr



© MINNEAPOLIS INSTITUTE OF ARTS

au même titre que celui des antipodes. Et Gérôme n'hésite pas ici à vulgariser, c'est le mot, les sujets les plus nobles : Louis XIV et Molière, le Grand Condé, l'Éminence grise ou l'épopée de Bonaparte en Égypte.

### De l'antique à l'Orient

La manière désinvolte et néanmoins érudite qu'il a eue de traiter des sujets antiques, et qui a fait sa première notoriété avec cette appellation de « néo-grec », il se contente finalement de l'exporter aux sujets exotiques. C'est d'ailleurs tardivement, et un peu par hasard, que

Gérôme s'est engagé sur le thème oriental. Un tableau monumental – le seul qu'il ait jamais produit : *Le Siècle d'Auguste* (1855) – qui appelle quelques relevés de types ethniques pour évoquer les peuples barbares, fournit le prétexte d'une tournée documentaire dans les steppes de l'Eurasie. Le théâtre des opérations de la guerre de Crimée va le contraindre à pousser plus au sud : le voilà à Istanbul. C'est dans l'Empire ottoman qu'il puisera désormais ses motifs orientaux.

Une autre curiosité de son parcours : ce peintre de l'époque colo-

nialiste s'il en est, a tout juste mis le pied en Algérie. Et pour la fuir comme un espace bien trop civilisé c'est-à-dire, à son goût, corrompu. Son territoire de chasse va se situer ailleurs : en Turquie et surtout en Égypte, des territoires situés hors le pré carré (colonial) de la France de son temps. Il lance alors dans cette direction une série d'expéditions spectaculaires – certaines sont restées dans les annales, dont une fameuse qui, à la veille de l'inauguration du canal de Suez (1869), l'amène jusqu'à Petra, où l'on ne se risquerait pas si facilement<sup>3</sup>.

### Mélange des genres

Toute sa vie donc, Gérôme alterne les genres : histoire et orientalisme. Le souci documentaire caractérise sa démarche dans les deux cas. Et, pour l'Antique, il tire large profit des avancées spectaculaires de l'archéologie scientifique, qu'il va contribuer à illustrer. Durablement même, car ses tableaux vont servir de modèles et d'inspirations pour les décors des péplums qui, depuis *Intolérances* de Griffith, scandent l'histoire du cinéma. Pour l'Orient, ce seront ses expéditions scientifiques, avec relevés photographiques, qui servent à camper les décors de ses tableaux.

Dans ce passage des genres, on n'est pas sûr qu'il ne s'y mélange pas un peu. Nous en avons l'illustration avec le thème du marché d'esclaves, particulièrement en faveur dans l'académisme de ce temps : c'est l'occasion d'exhiber des corps nus de jeunes femmes, soumises à la concupiscence publique – fantasme masculin par excellence. Gérôme ici encore pousse un peu plus loin le caractère provocant de la scène : l'acheteur examine les dents de la fille, comme s'il s'agissait d'acheter un cheval. On voit bien l'usage idéologique qu'il peut faire de cette scène, charmante dénonciation de

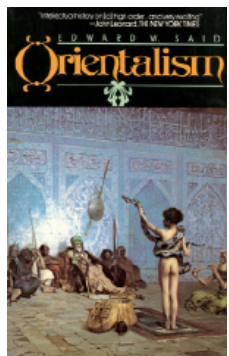
Jean-Léon Gérôme, *Marchand de tapis au Caire*, 1887. Huile sur toile, 86,04 x 68,74 cm. Minneapolis Institute of Arts, Minneapolis, États-Unis.

3. Paul Lenoir, *Le Fayoum, le Sinaï et Petra (Expédition dans la Moyenne-Égypte et l'Arabie Pétrée sous la direction de J.-L. Gérôme)*, Plon, 1872.

1. Jean-Léon Gérôme (1824-1904), *L'histoire en spectacle* [catalogue d'exposition], Musée d'Orsay/éd. Skira-Flammarion, 2010. Textes de Edouard Papet, Laurence des Cars et Dominique de Font-Réaulx.

2. Gerald M. Ackerman, *La Vie et l'œuvre de Jean-Léon Gérôme* [catalogue raisonné], ACR, 1986 ; éd. revue 2000.

Gérôme, « le » peintre réactionnaire, à en croire l'édition originale d'*Orientalism* d'Edward Said (1978) : en couverture, *Le Charmeur de serpent* (Clark Institute, Williamstown, Mass., 1880).



**Partenariat IMA/Musée d'Orsay**  
**Visions exactes d'un monde fantasmé : l'Orient entre réalités et imaginaire**  
 Une découverte de la vie quotidienne et de la culture orientale, et de leur reflet dans les grands tableaux orientalistes, à travers la visite guidée des collections de l'IMA et de l'exposition Gérôme.

Public : classes de lycéens de la 2<sup>de</sup> à la terminale.  
 Les vendredis 12, 19 et 26 novembre, 3 et 10 décembre 2010, 14 et 21 janvier 2011  
 Réservations : 01 40 49 48 70

**Jean-Léon Gérôme,**  
*Pollice Verso*, 1872.  
 Huile sur toile, 97,5 x 146,7 cm.  
 Phoenix Art Museum, Phoenix, États-Unis.

ce rabaissement de la femme que l'on aime imputer à l'Islam, dans ce temps comme dans le nôtre. C'est donc un bédouin qui examine ainsi la jeune fille (*Marché d'esclaves*, 1866). Mais on ne peut reprocher à Gérôme de s'en tenir à la stigmatisation de pratiques orientales : il a peint la même scène, avec exactement la même composition, sauf qu'en lieu et place du Bédouin, on trouvait un Romain en toge (*Achat d'une esclave*, 1857). Il va y revenir quelques années plus tard (*Vente d'esclave à Rome*, 1884), avec une autre version romaine, plus sophistiquée, où la foule des acheteurs égrillards écarquille les yeux aux pieds d'une nudité vue de dos... qui nous rappelle étrangement notre fameux charmeur de serpents ! Non, les Anciens n'étaient pas si civilisés...

### L'Orient pacifié

D'ailleurs, si l'on examine l'ensemble de l'iconographie, on observe que les scènes antiques sont particulièrement violentes. Les jeux du cirque sont présentés dans toute leur horreur sanguinaire. Et il en

est ainsi de toutes ses reprises de scènes classiques. L'Antiquité n'a décidément rien d'apollinien... Sans doute, dans cette Antiquité, les Grecs sont vus à travers des scènes familiales, dès le fameux *Combat de coqs* (1847), où la beauté éphébique fait contraste avec la violence des coqs ; ou de mises en scènes intimes, comme cet *Intérieur grec* (1850), copié, soulignons-le, par Cézanne en 1870. Cela glisse vite au voyeurisme privé avec *Le Roi Candaule* (1859), ou public avec *Phryné devant l'Aréopage* (1861). Mais c'est indiscutablement aux Romains qu'est réservée la plus grande violence : politique d'abord, avec la *Mort de César* (1859), mais surtout sociale, avec une prédilection pour les jeux du cirque. Leur dramatisation spectaculaire connaît un remarquable succès, et fait l'objet de multiples variations, païennes, depuis *Ave Cesar* (1859) et *Pollice verso* (1872), jusqu'aux *Gladiateurs* (1878) et aux *Chrétiens livrés aux bêtes* (1883).

En regard, le livre d'images sur l'Islam arabe que nous offre Gérôme

apparaît étrangement pacifié : des scènes de prière collective dans les mosquées ; la vie commune des bazars des grandes villes ; des corps de garde de bachi-bouzouks oisifs, avec des almées, sans doute, mais qui ne se montrent pas particulièrement dénudées. Un univers raffiné, élégant, un peu décadent, mais rien, à comparer avec les Romains de la décadence. Un monde finalement assez serein, reconstruit sur la base d'une documentation remarquablement précise : ni débordements sanguinaires comme chez tant d'autres ni transe dionysiaque dans l'Islam de Gérôme.

Un miroir, le rapport entre l'Antique et l'Orient ? Oui, mais un miroir inversé et, pour le coup, c'est dans l'Orient profond que l'on trouve la civilisation. Décidément, les choses ne sont si simples qu'on voudrait bien nous le faire croire. ●

**François Lissarrague et François Pouillon** sont historiens et anthropologues, directeurs d'études à l'école des Hautes études en sciences sociales (EHESS)



© PHOENIX ART MUSEUM

par Ingrid Perbal



© PHOTO RHM/ADAM RZEPIKA

### La place de l'homme

Pour sa troisième exposition personnelle dans sa galerie parisienne, Yezid Oulab présente une série de pièces inédites. L'artiste, né en Algérie en 1958, y poursuit sa réflexion sur la place de l'Homme dans l'histoire pour créer des œuvres aux lectures polysémiques. Un travail sur la mémoire que l'on appréciera notamment dans une installation autour du *Livre des morts* égyptien ou dans un monument funéraire inspiré de la célèbre maxime d'Amadou Hampâté Bâ : « En Afrique, quand un vieillard meurt, c'est une bibliothèque qui brûle. »

### Les Confessions négatives

Galerie Éric Dupont  
 13, rue Chapon 75003 Paris  
 www.eric-dupont.com  
 Jusqu'au 30 octobre

### Relire l'orientalisme

Les Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique explorent l'orientalisme. Ce courant artistique connaissant sa plus belle expression au XIX<sup>e</sup> siècle, la fourchette chronologique retenue ici prend pour point de départ l'expédition de Bonaparte en 1798 pour s'achever à la veille du premier conflit mondial. Les limites géographiques choisies sont celles de l'Europe pour explorer douze thèmes allant de l'attrait pour les contrées des *Mille et Une Nuits* à l'appel spirituel du Levant en passant par la vie quotidienne et à la femme orientale. La liste des peintres convoqués suffit à elle seule à mesurer l'engouement

de l'époque pour l'Orient : Delacroix, Ingres, Gérôme, Deutsch, Lewis, Kandinsky, etc. Après Londres, qui avec « The Lure of the East, British Orientalist Painting » (Tate Britain, 4 juin-31 août 2008), questionnait les représentations de l'Orient dans l'art anglais, ou l'exposition « Les Orientales » au musée Victor-Hugo à Paris (*Qantara 75*, avril 2010), l'histoire de l'art a enfin entrepris depuis quelques années de poser un nouveau regard sur l'orientalisme pictural, longtemps voué aux gémonies. L'exposition sera ensuite présentée à Munich à la Kunsthalle der Hypo-Kulturstiftung (du 28 janvier au 1<sup>er</sup> mai 2011) et à La Vieille Charité à Marseille (27 mai au 28 août 2011).

### De Delacroix à Kandinsky :

**l'orientalisme en Europe** Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique  
 Rue de la Régence, 3 1000 Bruxelles  
 www.fine-arts-museum.be  
 Jusqu'au 9 janvier 2011

### Munich, 1910-2010

Munich célèbre le centenaire de sa magistrale exposition d'art islamique de 1910, qui exerça en son temps une immense influence sur les mouvements artistiques modernes et sur des artistes tels Henri Matisse ou Wassily Kandinsky. Le département des arts et de la culture du Land de Bavière et les organismes culturels de la ville ont élaboré le programme interdisciplinaire Changing Views. Celui-ci a débuté en septembre dernier et s'achèvera en février 2011.

L'ambition est de faire le point sur la place des arts de l'Islam aujourd'hui tout en s'ouvrant à des réflexions plus contemporaines.

C'est ce que propose notamment jusqu'au 9 janvier l'exposition « The Future of Tradition-The Tradition of Future. 100 Years After the Exhibition "Masterpieces of Muhammadan art" in Munich » qui se tient à la Maison de l'Art. La première partie ramène les visiteurs en 1910, avec un choix d'objets parmi les 3600 pièces d'art présentées à l'époque. La suite de la présentation convie des artistes contemporains issus de l'aire islamique et travaillant autour de cet héritage. Se tiennent en parallèle d'autres expositions sur l'architecture ou les manuscrits islamiques de la Bibliothèque du Land de Bavière. Des conférences, des projections de films, des concerts et des spectacles de danse complètent ce programme.

**The Future of Tradition-The Tradition of Future. 100 Years after the Exhibition « Masterpieces of Muhammadan art »** Haus Der Kunst Prinzeregenstr. 1, 80538 Munich  
 Programmation complète sur [www.changing-views.de](http://www.changing-views.de)  
 Jusqu'au 9 janvier 2011

### Regards sur la Syrie

Le photographe Thibaut Cuisset porte un regard attentif au monde à travers des campagnes photographiques qui l'on conduit à sillonner la planète. En 2008, il est allé en Syrie. Ses images de ce pays montrent des vues urbaines où se dressent des immeubles uniformes ou des paysages où l'on distingue tantôt des ruines antiques, tantôt des villages modernes. Une présence humaine ou l'action de l'homme se fait toujours sentir. Il ne s'agit pas ici de photojournalisme mais d'un regard nouveau et différent sur des lieux peu visités et peu photographiés sous cet angle.

### Syrie, une terre de pierre

Galerie Filles du Calvaire  
 17, rue des Filles-du-Calvaire  
 75003 Paris - [www.fillesducalvaire.com](http://www.fillesducalvaire.com)  
 Jusqu'au 6 novembre

**Titre légende à venir**  
 texte légende à venir